

Ce soir-là, sans un regard pour l'assistance, je me dirigeai vers la table un peu écartée à laquelle j'avais fini par accoutumer A***, qui m'y attendait. Les résolutions que je n'avais cessé d'agiter en chemin, à sa vue se cristallisèrent de façon inattendue et j'abordai abruptement le sujet qui me tenait à cœur, comme pour m'en débarrasser. Une déclaration d'amour est toujours fastidieuse ; diluer l'exaspération de ma passion dans une formulation circonstanciée, rendre compte discursivement de l'intolérable confusion que provoquait en moi un immédiat désir qui ne souffrait ni retard ni explication, tant son urgence me tenaillait, excéda ma patience. Mes intentions étaient claires, mes paroles ne parvenaient qu'à les embrouiller et voiler d'incohérence. J'alternai sans suite des bribes de narration, des comptes rendus de mes monologues intérieurs, des syllogismes et des images, passant sans transition de l'argot au beau style et du trivial à l'abstrait sans jamais trouver le ton ni le genre adéquats à rendre mon propos. A*** considérait avec surprise cet accès inédit de volubile et confuse violence.

Sa réponse à une déclaration que je me révélais incapable d'articuler fut cependant claire. Elle se résumait en substance à cette sentence : « Tu ne dois pas m'aimer », signifiant que l'objet de ma passion était indigne et que la forme que j'entendais donner à celle-ci serait fort dommageable à notre relation. Pour sa part, son attitude avait toujours consisté à se garder des attaches passionnelles qu'établissent la chair, et qui une fois rompues par le malheur, la trahison ou le hasard jettent dans des excès préjudiciables de douleur. En conséquence, la sagesse ordonnait de renoncer à l'idée d'une possession qui n'eût pu qu'exacerber mon trouble et nous interdire de revenir par la suite à cette honnête amitié, gage de stabilité, et à laquelle nous devons nous cantonner.

Cette réponse, par le genre des arguments dont A*** justifiait son refus, eût pu me désespérer ; elle ne fit qu'accentuer encore la violence

impérative de mon désir. J'avais là matière à disputer. Toutes les raisons invoquées et la conception de l'amour qu'elles supposaient me parurent mauvaises, et j'entrepris de le prouver. Elles n'étaient que prétexte, je voulais la vérité, je tempêtai, rusai pour l'obtenir, et voyant qu'on me la dérobait, j'en conclus avec impertinence qu'elle devait m'être favorable. Nous passâmes la soirée à disserter, disputer des mauvaises fables qui illustraient son refus, et des bonnes raisons de mon désir. J'en modulai sur tous les tons l'absolue exigence et la légitimité.

A*** de son côté se retrancha derrière une modération qui jurait avec son emportement habituel. L'inversion ce soir-là fut complète : je me fis démon, A*** empruntant symétriquement le masque d'ange que j'abandonnais. Son argument final, au seuil de l'Eden jusqu'où je l'accompagnai, fut de cet ordre : « Je tiens à ton amitié et une liaison d'ordre charnel l'anéantirait irrémédiablement ; il ne faut donc pas m'aimer car une telle liaison serait infernale. Ne me demande pas ce que je ne puis te donner sans risquer de te décevoir. » Je ne rapporte là ni les termes exacts de sa plaidoirie – les siens étaient bien plus triviaux –, ni le mouvement de sa logique personnelle – beaucoup moins net. Et je ne puis les rapporter pour une raison simple : c'est que jamais A*** ne formulait de rapport entre des sentences successives. D'une masse inordonnée de phrases entendues, de notations et de raisonnements partiels, j'extrayais une formulation, assemblage de propositions synthétiques que je lui soumettais pour en vérifier l'adéquation à sa pensée. Ainsi par exemple de propos émis à plus d'une heure d'intervalle : « Si j'accepte de coucher avec toi, ce sera plus pareil ensuite » et « J'ai mauvais caractère, personne ne me supporte longtemps » et « On peut pas coucher ensemble, on va finir par se battre parce que personne ne voudra se laisser dominer », je conclusais implicitement que A***, voyant dans l'amour un rapport de force, ne pouvait penser une liaison de cet ordre que sous les traits d'un affrontement menant irrémédiablement à une rupture violente. Il me fallait à chaque instant traduire, ordonner pour moi-même ses paroles afin qu'elles me fussent intelligibles. Ajoutons à cet éparpillement du propos quelques méprises qui trouvaient leur source dans la différence des langues maternelles, et l'on percevra la difficulté de mon entreprise.

Cette résistance, même malaisée à cerner puis réduire, ne me désarma pas : je persévérerai et, des semaines durant, revins à la charge, tâchant de lui prouver par tous les biais imaginables et tous les moyens possibles que succomber à mes instances et passer à l'acte, bien loin de l'anéantir, ne ferait qu'approfondir et renforcer notre affection. J'insistai, tactiquement, sur ce fait surprenant : qu'en son attitude aussi peu de

pruderie pût cohabiter avec une telle rigidité morale, qu'une insouciance exhibition du corps pût côtoyer une aussi forte contemtion et suspicion portée sur la chair, en un mot, qu'en son comportement autant d'excès apparents pussent aller de pair avec une telle modération et sagesse. A***, bien loin de se fâcher de mon entêtement ou de se froisser de mes insistances, s'en amusa. C'était bon signe. La variété de ma plaidoirie l'étonnait sans doute ; on peut dépenser des trésors de rhétorique, d'imagination et de persuasion à fin de convaincre quelqu'un de coucher avec soi, visée fort commune et de pauvre intérêt si l'on veut bien y songer froidement. Mais voilà, le prix que je semblais attacher à sa conquête, mesuré à l'aune de l'énergie et de l'ingéniosité que je dépensais, était assez élevé pour être flatteur. Ce qui avait dû à l'origine lui sembler une passagère flambée de concupiscence, en durant, prenait figure considérable.

Nos conversations téléphoniques quotidiennes n'étaient plus occupées qu'à un jeu : la reconstruction hypothétique de notre relation, à supposer que A*** accédât à mes désirs. Nous nous opposions des chimères, des visions et des tableaux. L'objet de cette projection : comment accorder sans drame, dans la promiscuité qu'entraînerait une liaison que nous ne voulions pas passagère, mais bien investie de stable affection, des goûts, des tendances et des genres qui, nous le constations tous les jours un peu plus, différaient radicalement ? Nous discutons de tout et jusque dans les détails les plus mineurs. Vivrions-nous ensemble ? Et si oui, quelle serait la répartition des tâches matérielles ? Ferions-nous lit à part, nous préservant ainsi de l'ennui d'une conjugalité convenue ? Et sinon, quel type de literie adopterions-nous ? A*** penchait pour le classique système draps-couverture et moi pour le rationnel usage de la couette.

Le lent travail de cette fiction qui, ne reculant devant le ridicule ou la trivialité d'aucun détail, prenait les traits minutieux de la familiarité, apprivoisait lentement A*** à la possibilité d'une telle liaison. Son incongruité, son danger se dissolvaient dans la quiétude apaisante de la fable. La répétition, l'habitude excluent l'excès, elles le désamorcent ; A*** n'imaginait plus systématiquement le pire, ne prédisait plus de désastres : ses scénarios se firent moins catastrophiques. L'union, à force de simulation, ne parut plus tout à fait impensable. Le jeu du « et si » usa ses préventions ; imaginativement déjà, tous les jours, nous nous appartenions ; mon désir voyait sa réalisation dans une feinte, s'éprouvait dans la fiction.